

La cuisine des anges : régal des dieux

Par Calixte Villain

Le soir de Noël 1925, à Cayenne, trois bagnards, secondés par leur serpent-minute Adolphe, décident de prendre en main le destin de la famille Ducotel, petits-bourgeois du Havre dont les affaires - d'argent et de cœur - ne vont pas fort...

Tel est l'argument de la pièce d'Albert Husson, *La Cuisine des Anges*, qui, dès sa création en 1952, entama un tour du monde triomphal. Jusqu'à inspirer à Michael Curtiz - en 1955 - une adaptation cinématographique avec, entre autres, Humphrey Bogart, Peter Ustinov et Aldo Ray.

Cette pièce, cinquante-trois ans plus tard, est devenue un "classique contemporain" cependant trop peu souvent joué. La porter à nouveau sur la scène (trop petite, hélas, du *Théâtre de Nesle*) est donc une excellente idée. D'autant que l'entreprise débouche ici, incontestablement, sur une réussite totale : la mise en scène - d'un dynamisme époustouflant -, confiée à Odile Mallet et Geneviève Brunet (qui, en outre, campe avec brio une enquiquineuse coloniale à souhait !), révèle une rare intelligence du texte, fouillé, exploré dans ses moindres non-dits pour en faire jaillir la "substantifique moelle". Par l'extravagance de la situation (trois bagnards qui finissent par "faire partie de la famille"), le risque était grand de faire sombrer la pièce dans le burlesque et la caricature. Au contraire, par la finesse de leur interprétation et l'acuité de leur lecture, les metteurs en scène font surgir le rire et l'émerveillement du contraste entre l'in vraisemblance des situations et la vérité de jeu - jusqu'au réalisme -des acteurs du "drame". Et, puisqu'on parle des acteurs, réservons-leur un sacré coup de chapeau : pas



La troupe : neuf comédiens et...un serpent pour une pièce qui ne manque pas de mordant !

un grain de sable ne s'est glissé dans cette distribution parfaitement équilibrée où tous excellent et donnent le meilleur d'eux-mêmes sur un rythme effréné ! Dominique Chagnaud incarne une Amélie Ducotel subtile, tour à tour drolatique et émouvante. Jean Neisser est un Félix Ducotel timoré à point et parfaitement égaré par des événements qui vont bien trop vite pour lui. Comédien chevronné, Alain Lawrence instille à Juste Trochard l'exacte dose de cynisme et de vilénie nécessaire. Jouer le rôle d'un "petit saligaud de l'espèce ordinaire" (Paul Cassagnon) n'est pas chose facile quand on a une gueule d'ange : Stéphane Otero relève pourtant le défi avec un talent déjà consommé. Mention spéciale pour la toute jeune Prune Derriennic (Isabelle Ducotel) dont la nature impétueuse et la justesse de ton sont sidérantes. Mine de rien, elle fait revivre la femme des années trente qui ose, enfin, se dégager du carcan paternaliste et affirmer son désir.

Les trois bagnards-vedettes sont formi-

dables : Patrice Keller (Jules), romantique dissimulé derrière une voix d'outre-tombe et un ton à la Jouvet qui déclenche le comique à chaque réplique ; Alain Le Maoût (Joseph), tout à sa joie de renouer avec le plaisir de vendre et de trander, désopilant d'onctuosité et de bonnes manières ; Yves Uzureau saisissant en Alfred, ange justicier et sans scrupules, dur des durs, qui en a pris à perpét' et est revenu de tout... sauf de la candeur d'une Isabelle de vingt ans qui le renvoie à sa propre pureté.

On sort de spectacle enchanté, au sens propre du terme : on a voyagé dans le temps, on a ri, on a, aussi, sans qu'il y paraisse, pris en plein cœur quelques considérations sur l'amour, la liberté, le pouvoir, l'argent, la morale, la justice...

Pièce remarquable, merveilleuse mise en scène, comédiens d'exception : que souhaiter à cette cuisine savoureuse, digne des plus grands chefs, sinon qu'elle puisse bouillir, encore longtemps, dans une marmite à sa mesure !